

Trop de bonheur

Paradiso — sept jours avec sept femmes de Rudolf Thome

André Roy

Number 105, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24036ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2001). Review of [*Trop de bonheur / Paradiso — sept jours avec sept femmes* de Rudolf Thome]. *24 images*, (105), 53–53.

Paradiso—sept jours avec sept femmes de Rudolf Thome

TROP DE BONHEUR

PAR ANDRÉ ROY



Rien de plus simple, de plus normal, de plus discret que la vie chez Thome.

Méprisé dans son pays, ignoré par l'ensemble des critiques étrangers (il ne me souvient pas d'avoir lu quelque dossier sur lui dans *Positif* ou *Les cahiers du cinéma*), Rudolf Thome est un metteur en scène à part dans le milieu du cinéma. Possédant sa propre compagnie de production, Moana, et sa propre compagnie de distribution, Prometheus, il réalise ses films avec des budgets modestes, sans la télévision ni le système de coproduction. Avec ses dix-huit films, il se distingue, non seulement par un style clair et une lisibilité à toute épreuve, mais surtout — et paradoxalement, c'est ce qui semble hypothéquer le rayonnement de son nom et de son œuvre — par ses histoires de bonheur. Il a décidé un jour (je crois qu'on peut penser que ce moment déclencheur était *Tarot*, de 1985) que le bonheur serait l'unique sujet de ses films. Avec les femmes comme seules détentrices des clefs de ce bonheur. Il a ainsi fait une sorte de pari aussi métaphysique que formel, qu'il a toujours réussi depuis à relever, avec une étonnante aisance dans l'écriture du scénario, une vigueur dans la mise en scène et un brio — qui n'est pas un savoir-faire complaisant — dans l'exécution. Parler de bonheur est peut-être, avec ce cinéaste munichois, une idée neuve au cinéma, voire scandaleuse.

On a comparé Rudolf Thome à un Éric Rohmer prussien ou à un Pedro Almodovar germanique. Il n'y a pourtant pas chez lui ce jeu rohmérien (cruel) de la vérité et du mensonge dans l'amour, cette volonté de percer le secret derrière les apparences et qui complique à souhait une intrigue par la machination et les stratagèmes. Mais comme Rohmer, toutefois, Thome ne cache pas son système ni ne se cache derrière lui. Comme Almodovar également qui, dans un autre registre, n'hésite pas à exhiber ses références. Là s'arrête la parenté avec l'Espagnol. Avec ses histoires abracadabrantes et ses invraisemblances, le cinéaste madrilène paraît, à côté du réalisateur allemand, farfe-

lu au cube. Car rien de plus simple, de plus normal, de plus discret que la vie chez Thome, tant la précision dans la description, la composition plastique, toute de grâce, et l'acuité du regard viennent recharger les possibilités de l'intrigue et ses enjeux et accentuer le ludisme et le hasard comme moyen de connaissance.

Le titre, *Paradiso—sept jours avec sept femmes*, dit déjà tout. Un homme, Adam Bergschmidt, compositeur à succès, vit dans un réel paradis terrestre: il habite une maison dans une région pittoresque de l'Allemagne, où il compose, cultive ses légumes, arrose ses fleurs, respire l'air frais du matin. Pour le jour de son soixantième anniversaire, il a demandé aux sept (un nombre à forte connotation cabalistique) femmes de sa vie (dont une devenue nonne) de venir demeurer durant sept jours dans son paradis. Dîners, promenades dans les bois, conversations et confidences amicales et amoureuses, musique viendront meubler le temps, ces plans d'où déborde le bonheur. Mais pour que ce bonheur prenne possession des plans, il faut une opposition, un versant négatif, qui sera concrétisé par le fils d'Adam, Billy, qui en veut à son père de l'avoir ignoré depuis trente ans. Dans le temps paisible, champêtre de ces sept jours, la présence du fils — et le coup de gourdin qu'il assène à son père, comme on assène une vérité — est le seul temps fort, quasi anachronique, de ce film dédié tout entier au luxe, au calme et à la volupté de vivre. Le mauvais caractère du fils, sa présence incongrue (les invités sont toutes des femmes) ne sèment pas le désordre; ils sont un adjuvant qui ne fait que renforcer l'idée de bonheur que le réalisateur des-

sine par fines touches, rééquilibrant le propos, gommant ainsi ce que cette idée pourrait contenir de mièvre et de consensuel.

Le paradis est palpable, évident. Le bruit et la fureur du monde ne franchissent pas sa cloison dont, pourtant, la transparence laisse passer leur rumeur, leurs échos lointains. Le monde arrive par la présence du fils, mais, surtout, par le temps passé qui refait surface par les paroles (qui définissent et portent les personnages). La fugacité du temps, les regrets qu'il peut apporter avec lui dans les souvenirs évoqués ne viennent jamais étouffer l'allégresse des retrouvailles, mais la renforcer dans une complicité romanesque qui s'élabore dans un rapport d'intimité, celui des femmes entre elles et celui de chaque femme avec Adam, ce don Juan qui semble avoir exorcisé son désir d'accumulation en lui substituant une tranquillité morale et affective qui efface les drames et les remords par enchantement.

Ce parti pris pour le bonheur, la liberté d'en éprouver toutes les richesses narratives et filmiques, Rudolf Thome les maintient de film en film avec entêtement, assurance, justesse et ironie. Il fait entrer le cinéma dans l'humble et insolent paradis de la sérénité. ■

PARADISO — SIEBEN TAGE MIT SIEBEN FRAUEN

Allemagne 2000. Ré. : Rudolf Thome. Scé.: Thome et Peter Lund. Ph.: Reinhold Vorscheiner. Mont.: Karin Nowarro. Mus.: Wolfgang Böhmer. Int.: Hanns Zischler, Cora Frost, Adriana Altaras, Sabine Bach, Khyana El Bitar, Irm Hermann, Isabel Hindersin, Amelie zur Mühlen. 102 minutes. Couleur.